

Jean L'Hôte

Secrets
d'outre-tombe



Après trois recueils de poésie intitulés :

« Tout... Simplement »

et

neuf romans intitulés :

« Jetta II »

*

« Le retour d'Ingrid »

2^e volet : « Le retour d'Aurore »

3^e volet : « Meurtres à Marival »

*

« Des vacances rocambolesques »

*

« L'intrigante au pseudo Petsi »

2^e volet : « La villa des secrets »

3^e volet : « La machination »

4^e volet : « Meurtres au manoir »

L'auteur nous entraîne dans une nouvelle fiction :

5^e volet : « Secrets d'outre-tombe »

Jean L'Hôte

Secrets d'outre-tombe



Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-9850-2

Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Tous les acteurs (noms, surnoms, descriptions, fonctions, etc.) mis en scène dans cet ouvrage sont entièrement fictifs.

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou disparues ne peut être que pure coïncidence.

1

Nous sommes en février. Justin et Gabrielle regardent la télévision, installés dans leur confortable fauteuil. Lorsque le film se termine, elle annonce :

– Je pense qu’il est temps de reprendre nos bonnes habitudes. À l’extérieur de la maison, le jardin nous attend.

– Il est encore trop tôt, le sol est froid, lui répond son mari.

– Tu oublies que nous avons décidé de rectifier sa géométrie. C’est un travail important, à faire avant tout autre.

– Je dirais même que ce sont de très grosses modifications. Nous sommes ici depuis trente ans, et nous ne l’avons jamais déplacé. Crois-tu que c’est véritablement indispensable à notre âge ?

– Écoute Justin, ne reprenons pas cette discussion. Nous avons décidé de le faire, et nous le ferons.

– C’est toi qui as lourdement insisté !

– Puisqu’ils annoncent du soleil, nous commencerons demain. Tu devrais aller préparer les piquets, dès maintenant.

– Je préfère d’abord tenter de retrouver le plan.

– N’essaierais-tu pas de me faire croire que tu as perdu ce dessin, mis au point avec tellement de difficultés, pour ne pas réaliser ce que nous avons décidé ?

– Tu me connais.

– Oui, justement, et trop bien, cela ne marchera pas avec moi. Tu fais comme tu veux, mais demain nous entamerons ce travail.

– Tu fais comme tu veux ! Tu fais comme tu veux ! Tu en as de bonnes ! Je vais fouiller dans le bureau, il ne peut être que là.

– C’est ça, et cherche bien.

*
* * *

Le lendemain après-midi, ils sortent de l’habitation. Le plan du jardin est dans la main de Gabrielle, le décamètre dans celle de Justin.

– Comment vas-tu enfoncer les piquets ?

– Je vais d’abord faire un avant-trou avec un pieu métallique. Tout est déjà sur place. J’espère simplement que le sol ne sera pas trop dur. L’ancienne propriétaire nous avait indiqué que toute cette zone avait été remblayée avec les décombres du moulin détruit pendant la guerre.

– Oui, c’est vrai.

Ils reportent sur le terrain les cotes marquées sur le plan.

– C’est ici qu’il faut planter le premier, annonce Justin.

Il enfonce les piquets, à l'aide de la massette. Cinq sont placés sans difficulté, mais le sixième ne se laisse pas faire. Justin frappe, mais le sol résiste. Il décale le pieu, recommence, mais rien n'y fait.

– J'essaierais à côté, même si cela modifie légèrement notre projet, lui dit Gabrielle.

Il l'éloigne d'une trentaine de centimètres, frappe de nouveau, puis dit :

– Ce n'est pas normal, il rebondit comme sur une plaque métallique. Je teste à un autre endroit, et si cela ne change rien, j'irai chercher le détecteur.

– C'est sans doute le morceau d'une poutrelle de l'ancien moulin.

– Du métal dans une vieille construction, alors que toute la charpente de l'actuelle est encore en bois massif, je n'y crois pas.

Deux nouvelles tentatives restent vaines. Justin pose le pieu et la massette.

Quelques minutes plus tard, il revient avec l'appareil, effectue le réglage, puis le déplace à quelques centimètres du sol.

Un important ronronnement se fait entendre, sur une surface d'environ un mètre sur deux. Il regarde sa femme puis dit :

– C'est bien une plaque métallique.

– Tu ne vas pas t'ennuyer avec ça ! Enfonce le piquet à côté de la zone, et nous continuerons.

– Et s'il y avait un trésor, là-dessous ? Il n'est pas question que j'abandonne, je dégage cette ferraille pour en avoir le cœur net.

– Tu crois encore au père Noël ? Je suis persuadée que tu te fatigueras inutilement. Enfin, si tu y tiens !

– Rapporte la brouette, je vais chercher les outils de terrassement.

– À cette allure-là, ce n'est pas demain que nous terminerons notre nouvelle implantation.

*
* *

Deux heures plus tard, après maintes difficultés, deux portes de 1 m sur 1 m apparaissent. Justin soulève lentement la première. Gabrielle le regarde faire, puis s'exclame :

– Ça donne sur un escalier !

Justin bascule et laisse tomber le lourd couvercle, puis il dit :

– Il est en pierre, et descend à plus de dix mètres de profondeur.

Il ouvre le deuxième volet.

– Je ne veux pas que tu prennes des risques en y partant seul.

– Alors, viens avec moi, lui répond malicieusement son mari.

– Il n'en est pas question. Il y a peut-être des cadavres ou des rats.

– Je vais quand même y descendre, avec une lampe.

– Je pars la chercher. Je rapporterai aussi une corde pour que tu t'attaches, on ne sait jamais.

*
* *

La lampe à la main, Justin réapparût.

– Alors, qu’as-tu trouvé ?

– Rien. À une dizaine de mètres du bas de l’escalier, une porte est fermée, comme celle de l’accès au souterrain de la villa de Fréhel¹

– Une métallique avec une serrure allemande ?

– Exactement la même.

– Et naturellement, tu n’as pas eu la bonne idée de conserver celle qu’Olivier avait rapportée.

– Pourquoi l’aurais-je gardée ? Ce n’était pas un passe-partout. Elle ne l’aurait pas ouverte.

– Ce n’est pas certain. Qu’allons-nous faire maintenant ?

– Pour aujourd’hui, nous avons assez travaillé. Je referme l’entrée pour éviter un accident. Ensuite, je téléphonerai à Carole pour qu’elle dise à Olivier de nous rappeler. J’aimerais avoir son avis.

– Avec cette découverte, j’ai bien l’impression que la nouvelle implantation va tomber à l’eau.

Justin referme l’accès, en faisant mine de ne pas entendre. Gabrielle dépose les outils dans la brouette, puis porte le tout, à l’abri.

*

* * *

Gabrielle rentre la première. Elle se précipite sur le combiné téléphonique, appuie sur la touche de présélection, attend quelques secondes, et entend :

¹ Voir « La villa des secrets »

– Bonjour Gabrielle, comment se portent les deux retraités ?

– Bien, enfin cela pourrait aller mieux.

– Que vous arrive-t-il ?

– J’avais réussi à décider Justin à commencer la nouvelle implantation du jardin, et en enfonçant les piquets, nous sommes tombés sur l’entrée d’un souterrain.

– Vous êtes abonnés à ces découvertes : un à Fréhel et maintenant un autre à Marival. Mais qu’avez-vous trouvé à l’intérieur ?

– Comme à Fréhel, une porte allemande fermée à clé.

– Je devine pourquoi tu m’appelles. Justin voudrait sans doute qu’Olivier se renseigne auprès de son collègue allemand ?

– Tu as trouvé. C’est ce qu’il espère obtenir.

– A-t-il peur de moi ?

– Non, je l’ai devancé, car tu le connais, lorsqu’il a le téléphone, il ne me laisse jamais le temps de bavarder.

– Ah ces hommes ! Il a de la chance, nous sommes actuellement en Allemagne. Olivier devrait revenir d’ici une heure environ. Dès son retour, je lui transmettrai la commission.

La conversation se prolonge. Une bonne demi-heure plus tard, lorsque Justin rentre avec le chargement de bois qu’il vient de fendre, les deux commères sont encore au téléphone. En l’apercevant, Gabrielle dit :

– Alors nous attendons. Bisous ma grande, à plus.

– Tu aurais quand même pu me la passer, simplement pour lui donner un petit bonjour, lui fait remarquer son mari.

– Elle était pressée. Ils sont en Allemagne. Olivier te rappellera plus tard.

– J’espère qu’il aura un peu de temps libre pour s’occuper de cette porte.

*

* *

Les heures s’égrènent. En attendant l’appel d’Olivier, Justin tourne en rond dans la cuisine, ce qui énerve passablement sa femme.

– Va donc sur ton ordinateur, Olivier rentrera sans doute plus tard que prévu.

– Es-tu sûre que Carole a bien compris ? Elle a peut-être oublié.

– Bien sûr, comme si c’était dans ses habitudes. Ne crois-tu pas que tu exagères ? Combien de fois cela est-il arrivé ? Elle n’a jamais manqué une seule de nos commissions. Alors, fais-moi plaisir, va dans ton bureau, et laisse-moi préparer le repas.

En grommelant, Justin s’éloigne.

*

* *

Une demi-heure plus tard, la sonnerie du téléphone retentit. Justin décroche le combiné du bureau.

– Bonjour Olivier. Alors, qu’en penses-tu ?

– Bonjour Justin. Que tu es drôlement pressé !

– Ah ! c’est toi Carole ?

– Oui, ce n’est que moi. C’est fou ce que cela te fait plaisir ! Il me semblait pourtant avoir ouï, plusieurs fois, que tu adorais ma douce voix qui charme tes oreilles.

– Bien sûr que j’aime l’écouter, mais j’étais tellement impatient d’entendre Olivier, que je n’ai pas pensé qu’une autre personne pouvait appeler.

– C’est justement pour ton histoire de porte que je le fais. Te connaissant, je n’ai pas attendu qu’il rentre pour lui transmettre la commission. Je l’ai joint par téléphone, et lui ai rapporté ce que vous aviez découvert. Il m’a promis de s’en occuper, dès ce soir. C’est d’ailleurs pour cette raison que je vais devoir encore patienter pendant plusieurs heures.

– Merci, ma petite Carole. Je te ferai de grosses bises, dès ta prochaine visite. Me rappellera-t-il aujourd’hui ?

– J’en doute. Chaque fois qu’il rencontre son ami, Olivier rentre à une heure tardive. De plus, demain matin il a encore un rendez-vous à huit heures, il n’aura pas non plus le temps de le faire. Ne t’en fais pas, je te ferai un compte-rendu de ce qu’il aura appris.

– Je t’en remercie, tu es un chou.

– Tiens, c’est nouveau. À la crème, ou pas ?

– Oh là ! tu copies mon humour ?

– Oui, mais ce n’est sans doute pas la meilleure chose à faire. Je te laisse. Embrasse bien Gabrielle pour moi.

– Merci Carole, bisous de nous deux.

*

* *

Il est neuf heures, la sonnerie du téléphone se fait entendre. Justin se précipite sur le combiné.

– Bonjour mon petit chou à la crème, as-tu bien dormi ?

– Par ta faute, le petit chou à la crème n’a pas suffisamment fermé l’œil de la nuit, lui répond Olivier.

– Ah ! c’est toi Olivier ? Carole m’avait pourtant dit que tu avais un rendez-vous de bonne heure. Comment vas-tu ?

– À part un mal de tête résultant d’une absorption exagérée de schnaps, bien, merci.

– Ce n’est jamais bon de boire trop, surtout un alcool fort.

– Il le fallait, si je désirais obtenir l’aide de mon ami allemand.

– Cela veut-il dire que tu as des renseignements ?

– Pas encore, mais il m’a promis de faire le nécessaire. Je dois le revoir vers 15 heures, pour prendre connaissance de ce qu’il aura trouvé.

– Quand venez-vous nous rendre visite ?

– Si tout se passe comme prévu, nous nous arrêterons chez vous pour la nuit. Carole vous contactera lorsque nous approcherons du terrain de moto-cross, ou s’il y a un changement. Je te laisse, mes collègues de travail m’attendent. À plus tard.

– Merci Olivier, à ce soir.

Arrivée entre-temps, Gabrielle dit à son mari :

– Si j’ai bien suivi votre conversation, ils viennent aujourd’hui ?

– Oui, pour passer la nuit.

– Et t’apporter des renseignements, je suppose ?

– Son ami doit les lui remettre vers 15 heures.

– Cette découverte aura au moins cela de bon. Tu ne trouves pas qu'ils viennent de moins en moins souvent ?

– Tu sembles oublier qu'ils sont mariés, et qu'ils ont beaucoup de travail avec leurs agences implantées aux quatre coins de la planète. Le principal est qu'ils soient là, lorsque nous avons besoin d'eux.

– Oui, bien sûr, mais c'est long, parfois. À quelle heure arriveront-ils ?

– Sans doute en début de soirée. Carole nous préviendra lorsque l'hélicoptère approchera, pour que nous allions les chercher.

– Sors la voiture, et moi je mets le chauffage dans leur chambre.

*

* *
* *

Il est 19 heures. Ils pénètrent dans l'habitation.

– Alors tu as encore découvert une porte allemande ? demande Olivier.

– Oui, et j'espère que ton ami a trouvé la solution pour l'ouvrir ?

– Non, je suis désolé, il n'a pas réussi à obtenir les renseignements sur la serrure.

Justin le fixe sans dire un mot. Il est déçu. Carole le regarde, sourit, le prend par le cou, puis lui glisse à l'oreille :

– Ne t'en fais pas Justin, ton petit chou va te l'ouvrir.

– C'est vrai, tu pourrais faire ça ?

– Avec l’aide d’Olivier, bien sûr.

Justin l’embrasse deux fois sur la joue, et dit :

– Un bisou pour la commission, et un autre pour cette bonne nouvelle.

– Oui, ça va ! Si ça continue, Carole en aura bientôt reçu plus que moi, depuis que nous sommes mariés, lâche Gabrielle, un peu irritée.

Justin se rapproche d’elle, l’embrasse, puis il regarde Olivier, et dit :

– Maintenant que l’équilibre est établi, quels renseignements m’as-tu apportés ?

– Dans leurs archives, ils n’ont pas grand-chose. Mon ami a tout de même réussi à copier le plan d’implantation, ainsi que quelques explications sur le casernement installé aux alentours du moulin.

Il ouvre sa serviette, en sort un format A3, ainsi qu’une feuille A4.

– Voilà tout ce qu’ils ont, mais je pense que cela nous permettra d’y voir plus clair.

Il étale le plan sur la table.

– Les inscriptions sont en allemand, remarque Gabrielle.

– Je vais les traduire, répond Carole.

Elle sort de son sac un stylo, puis écrit les noms des bâtiments, en français.

– C’est quand même plus clair pour nous, dit Gabrielle.

– Et sur la feuille ? s’inquiète Justin.

Carole la saisit, et la lit, en la traduisant.

– Rien de nouveau sauf que le jour, les occupants du camp se servaient de la rivière comme d’une piscine, en arrêtant le fonctionnement de la roue à godets, résume Gabrielle.

Justin ajoute :

– Ce qui m’inquiète le plus, c’est que je n’observe sur ce plan aucun passage souterrain, ni entrée. Sur celui de Fréhel, des pointillés indiquaient leurs présences.

– Sans doute par sécurité, mais je peux t’assurer que cet énorme dépôt de munitions ne pouvait pas exister sans au moins une liaison, lui répond Olivier.

– Ce plan va tout de même nous permettre de voir où nous mèneront les galeries souterraines, si elles n’ont pas été rebouchées après la guerre. Mais avant, il faudra que la porte cède au charme de mon petit chou, précise Justin.

– Ton petit chou va me suivre à la cuisine, et son prénom est Carole, lui fait remarquer sa femme.

Pendant qu’elles s’éloignent, les deux hommes continuent leur bavardage devant les documents.

Une heure plus tard, tous passent à table, et la soirée se termine par le traditionnel jeu de scrabble.

*

* *

Le lendemain, pendant le petit-déjeuner, Gabrielle demande à Carole :

– Es-tu certaine que tu arriveras à ouvrir la porte ?

– Oui, mais il me faudra une paire de bottes de la taille 37, au moins, car j’ai trop peur qu’une souris me grimpe après les jambes.

– Nous en avons. Je viendrai avec vous pour surveiller les environs, et éviter que cela ne se produise, lui répond Justin.

– Non, c’est impossible, seule ma femme est autorisée à être présente, précise Olivier.

– Je n’insiste pas, vous faites comme vous voulez, le principal est que cette porte s’ouvre, lui répond Justin, surpris par cette exclusion.

Le petit-déjeuner se poursuit, avec une discussion sur d’autres sujets. À la fin du repas, Justin quitte la table, et revient avec une paire de bottes et un ciré jaune.

– Voilà pour mon petit chou.

– Pour moi, tu n’as rien ? demande Olivier.

– Ne me fais pas croire que tu as aussi peur des souris ?

– Non, mais je ne voudrais pas salir mon costume. Nous n’avions pas prévu de venir ici pour descendre dans un souterrain.

– Alors suis-moi, je vais te confier un bleu de travail et des bottes.

*

* *

Un quart d’heure plus tard, ils arrivent devant les deux battants métalliques qui ferment l’accès du souterrain. Olivier tient dans ses mains un petit coffret vert foncé, et Carole une lampe torche. Justin ouvre la trappe, puis il regarde Carole, et lui dit :

– Tu ne veux toujours pas que je te remplace ?
– Avec mon mari, je ne crains rien.
– Ce n'est pas une sortie dérobée, l'escalier est trop large, précise Olivier.

Puis, prenant sa femme par la main :

– Allons-y ma chérie, et vous deux, ne nous enfermez pas là-dedans.

Cinq minutes se passent, puis ils remontent.

– Alors, avez-vous réussi ? demande Justin.

– Un peu de patience. Maintenant, referme l'accès, et suivez-moi tous.

Ils s'éloignent à une vingtaine de mètres. Olivier ouvre le coffret, en sort un petit boîtier de télécommande, et dit :

– Cela va faire du bruit, bouchez-vous les oreilles.

Il appuie sur le bouton central, et une déflagration se produit.

– Cette fois-ci, tu as utilisé les grands moyens. Où as-tu récupéré ce matériel ?

– Chez mon ami allemand. C'était sa spécialité lorsqu'il était militaire. Vous, les femmes, restez ici. Justin, viens avec moi. Nous allons ouvrir l'accès pour laisser sortir la fumée et la poussière.

Dix minutes plus tard, après avoir reçu maintes recommandations, Olivier et Justin descendent l'escalier pour explorer la galerie.

*

* * *

Les deux têtes réapparaissent.

– Alors ? qu’avez-vous trouvé ? demande Gabrielle.

– C’est inimaginable ce que nous avons sous nos pieds, sans le savoir.

– Expliquez-nous, continue Carole.

– À une vingtaine de mètres, nous sommes arrivés sur une grande salle ronde d’environ dix mètres de diamètre. Elle devait servir de centre de répartition, car de celle-ci partent sept autres passages. Dans chacun d’eux, deux rails sont fixés au sol, explique Justin.

– Et où mènent ces galeries ?

– Nous n’avons pas voulu nous y aventurer sans boussole, ni matériel de sécurité. Tout semble parfaitement solide, mais un risque d’effondrement existe toujours.

– Vous n’avez pas vu de cadavre, ni d’objets divers ? demande Carole.

– Non, rien de tout cela, uniquement quelques inscriptions, en allemand, gravées à même la craie, répond Justin.

– Heureusement qu’il ne connaît pas cette langue. Il serait offusqué par leur traduction, précise Olivier.

– Alors maintenant, qu’allons-nous faire ? demande Gabrielle.

– En prenant toutes les précautions indispensables, vous pourrez explorer, petit à petit, toutes ces galeries, et voir où elles mènent. Si vous découvrez des caches de matériel militaire, il faudra alerter la gendarmerie. Je vous conseille de le faire en dernier, car lorsqu’elle sera présente, vous ne pourrez plus continuer vos recherches.

– Si l'on trouve des cadavres ? demande Gabrielle.

– C'est la même chose.

– Il ne doit plus rester grand-chose d'eux. Nous pourrons passer à côté sans les déranger, précise Justin.

– S'il y en a, je ne descendrai plus avec toi, annonce Gabrielle.

– Tu fais comme tu veux, mais ce ne serait pas prudent de le laisser seul. Il est toujours préférable d'être à deux, dans ce type d'exploration. Si vous tombez encore sur des portes fermées, faites-nous signe, nous reviendrons. J'ai ce qu'il faut pour en ouvrir une dizaine d'autres, mais je ne peux vous confier le matériel. J'ai promis à mon ami de m'en servir personnellement. Il est maintenant l'heure de reprendre notre vol pour rentrer à Paris. Pouvez-vous nous ramener à l'hélicoptère ?

– Bien sûr. Je referme l'entrée, puis nous y allons.

*

* *

Il est 14 heures. Justin et Gabrielle s'équipent pour l'exploration. Ils sanglent un casque muni d'une lampe frontale, passent un long vêtement plastifié jaune, chaussent une paire de bottes, et gantent leurs mains. La droite de Justin saisit une hachette, l'autre une boussole. Gabrielle décroche un piolet du mur, attrape le plan, regarde son mari, et lui dit :

– Voilà, je suis prête. Nous pouvons descendre.

– Que veux-tu faire avec cet instrument ? Nous n'allons pas escalader une montagne.

- C’est pour chasser les rats !
- Bonne idée, il pourra aussi nous servir à retirer les toiles d’araignées.
- Je te préviens, s’il y a trop de bestioles, je reviens sur mes pas, et tu continueras tout seul.
- Ne perdons pas de temps. Pendant que tu fermes la porte à clé, je vais dégager l’entrée.
- N’as-tu pas oublié le matériel pour éviter les éboulements ?
- Nous verrons s’il est nécessaire, au fur et à mesure. Aujourd’hui, nous descendons en observateurs, juste pour relever les directions des galeries.

*
* *
*

Ils arrivent dans la place centrale. Gabrielle tend le plan, puis dit :

- À toi de jouer. Comment vas-tu faire ?
- Tout d’abord, allons jusqu’au milieu... Maintenant, je l’oriente par rapport au nord... C’est bon. Éclaire la galerie par laquelle nous sommes arrivés.

En tournant sur elle-même, Gabrielle déplace le faisceau vers les huit passages, puis, paniquée, répond :

- Comment veux-tu que je sache laquelle c’est ? Maintenant, nous sommes prisonniers. Nous ne pourrons plus retrouver la sortie !
- Du calme, ma chérie, regarde à ta droite. Tu vois, nous apercevons un léger halo de lumière.

– Ouf ! nous aurions quand même dû prendre une corde, ou dérouler une ficelle pour ne pas se perdre.

– Ou semer des petits cailloux.

– J’espère que la pile d’alimentation de la lampe du casque ne va pas nous lâcher. Comment ferions-nous dans ce noir total ?

– Chaque batterie tient théoriquement plus de dix heures.

– Oui, c’est ce que le vendeur t’a dit, mais en réalité, je suis sûre qu’il n’en sait rien.

– Écoute, si tu as peur, nous pouvons abandonner nos recherches.

– Non, mais c’est normal que je pense à ce qui pourrait nous arriver, si...

– Alors, éclaire cette entrée.... C’est bon, elle est à 80°.

– Est ? sud ? ouest ? ou nord ?

– Aucune importance, ma boussole est graduée en 360°. Mais tu as l’air de t’y connaître, cette émission de télévision t’a appris quelque chose.

– Oui, mais je n’en sais pas plus. Tiens, lorsque nous serons sortis, tu me montreras comment s’en servir. Cela pourrait m’être utile.

– C’est certain, je te l’expliquerai tout à l’heure, mais pour l’instant, éclaire la seconde entrée... C’est bon, 30°. La troisième... C’est bon, 330°. La quatrième... C’est bon, 270°. La cinquième... C’est bon, 230°. La sixième... C’est bon, 190°. La septième... C’est bon, 120°. La dernière... C’est bon, 100°. C’est parfait, j’ai tout noté sur le plan.

– Pour aujourd’hui, c’est fini, je préfère remonter. Nous reviendrons demain, lorsque je saurai m’orienter avec la boussole.

– D'accord, comme tu veux, cela me permettra aussi de faire une observation en surface, pour essayer de deviner où mènent ces galeries. Allons-y, direction 80°, c'est par-là.

– C'est visible sans boussole.

– Oui, mais cela confirme ce que j'avais noté.

En arrivant à l'entrée, Justin dit :

– Attends, je grave avec la hachette « 1 » dans la craie, cela te rassurera.

– Sage précaution, la prochaine fois, tu en feras autant avec les autres.

– C'est fait. Maintenant, je dois mesurer sa longueur approximative pour implanter la salle. Tiens, prends l'extrémité du ruban et avance.

– Tu avais pensé au décamètre ?

– Cela m'arrive aussi, de temps en temps.

– Oui, bon, ça va. J'y vais.... Je suis à la porte.

– Pas tout à fait dix-sept mètres. Je tracerai tout cela sur le plan. Nous reviendrons demain pour la suite.

*

* *

L'Alexandrine II s'arrête devant l'entrée. Justin dévale l'escalier, arrive à la porte et ouvre.

– Tiens donc ! voici deux retraités qui rentrent de promenade. Entrez, et racontez-nous vos nouveaux exploits.

La discussion commence autour de la table, devant une bonne bouteille de champagne que Gabrielle est allée chercher.

Pendant plus d'une heure, Nicolle et Arsène donnent le détail de leur voyage, et répondent à la curiosité de leurs hôtes.

– Vous resterez bien avec nous ce soir pour le repas ? leur demande Gabrielle.

– Merci, mais nous sommes déjà invités par le nouveau capitaine, répond Arsène.

– Vous êtes allés à la brigade, avant de venir ici ? demande Justin.

– Oui, c'était sur notre chemin, et je n'ai pas pu passer devant sans m'arrêter.

– Qu'as-tu appris de ce jeune capitaine ?

– C'est un petit prétentieux, mais il veut remettre de l'ordre dans la brigade. On ne peut pas le lui reprocher.

– Il faut reconnaître que le bon vieux Gaston les laissait un peu trop faire à leur guise. J'attends la suite.

– Il m'a reçu dans son bureau. Nous parlions de choses et d'autres, lorsque le téléphone a sonné. Il a décroché, et répondu : « Bonjour monsieur le maire... Il braconnerait, en êtes-vous sûr ?... Des coups de feu... D'accord, cela pourrait correspondre avec ce qui m'a été signalé par le garde-chasse. Je vous en remercie, je vais m'occuper personnellement de cette affaire. Au revoir monsieur le maire ». Il a raccroché le combiné, m'a regardé et dit : « Croyez-vous qu'un ancien de la maison soit capable de braconner ? » J'ai répondu : « On ne sait jamais, mais de qui voulez-

vous parler ? » Il a hésité, puis m'a dit : « De l'ex-capitaine Carré. Je crois savoir que c'est votre ami ? »

« Lui ? ah non, certainement pas ! C'est effectivement mon ami, mais je peux vous assurer qu'il ne ferait pas de mal à une mouche. Ce sont de nouveaux ragots pour lui nuire. Vous savez capitaine, vous n'avez pas fini d'en entendre de ces histoires. Dans ma longue carrière locale, je me suis rendu compte que l'indicateur était souvent le fautif. »
« C'est parfois vrai, mais comme on le dit souvent, il n'y a pas de fumée sans feu. » Nous sommes repartis à discuter sur d'autres sujets, puis je l'ai quitté. Alors, est-ce vrai que tu braconnes avec une carabine qui fait beaucoup de bruit ?

– Je n'ai pas d'arme à feu. Comment voudrais-tu que je chasse ? C'est encore cet abruti de maire qui n'est sans doute pas content parce que je lui ai demandé de faire nettoyer les caniveaux par l'employé communal.

– Voilà ce qui arrive lorsqu'on a une superbe propriété et une voiture de luxe, ça crée de la jalousie. L'heure tourne. Nous devons rentrer, et nous préparer pour honorer son invitation. Au fait, quand repartez-vous avec votre Alexandrine ?

– Rien de prévu, pour l'instant, Gabrielle a décidé qu'il fallait s'occuper du jardin, avant tout, hein, ma chérie !

– Naturellement, comme toujours, les femmes ont bon dos, n'est-ce pas Nicole ?

– Oui, mais on en prend l'habitude. Arsène, il est temps de repartir. Nous devons encore nous préparer pour répondre à cette invitation dont je me serais bien passée, mais enfin, nous ne pouvions pas faire

autrement. Nous sommes heureux de vous avoir revus. À bientôt les amis.

Quelques bisous et poignées de mains, puis Gabrielle et Justin les raccompagnent jusqu'à la roulotte.

*

* *

– C'est reparti pour une nouvelle expédition. Aujourd'hui, nous allons tenter d'explorer la première galerie de droite. D'après le tracé, elle doit passer à proximité du moulin, mais je ne vois pas où elle peut déboucher, annonce Justin, en descendant l'escalier.

– C'était sans doute pour l'approvisionnement en farine.

– J'y avais pensé, mais à l'intérieur, je n'ai trouvé ni porte ni ouverture permettant d'y accéder.

– Elle a peut-être été cachée, ou rebouchée par le précédent propriétaire.

Ils sont maintenant à l'intérieur de la galerie. Ils avancent lentement en observant minutieusement les parois et le sol. Soudain, Justin annonce :

– Plus qu'une dizaine de mètres, et nous serons arrivés à l'extrémité. À priori, il n'y a aucune ouverture.

– C'est étrange. Pourquoi auraient-ils fait cette galerie, et installé des rails, si cela ne servait à rien ?

Ils sont à l'extrémité et n'ont rien trouvé. Gabrielle se met à tâtonner méthodiquement la paroi de craie éclairée par le faisceau de sa lampe.

– Cherches-tu l'endroit magique qui nous ouvrira un passage ?

– C'est ça, moque-toi de moi, tu ferais mieux d'en faire autant. Attends, et si ce n'était pas une porte, mais une trappe ?

Instantanément, les deux lampes se dirigent vers le haut.

– Tu avais raison, c'était une ouverture dans le plafond. Elle devait permettre de descendre les sacs de farine. Son emplacement ne peut être qu'à l'aplomb de l'ancien palan qui reliait les étages du moulin. Nous allons mesurer avec précision la longueur, et j'essaierai de percer un trou pour le vérifier.

– Elle aurait donc bien été rebouchée ?

– Tiens, regarde là-haut, il y a une barre de fer scellée dans la paroi.

– À quoi pouvait-elle servir ?

– À maintenir un escalier. Je comprends maintenant l'utilisation de cet assemblage métallique, que j'ai donné au ferrailleur, il y a de cela quelques années.

– En voici une d'explorée, sans grand intérêt. Il ne te reste plus qu'à vérifier la correspondance dans le moulin. Que faisons-nous ?

– Je vais graver « 2 » à l'entrée, et nous partirons sur la suivante.

– Je pense que tu devrais tester tout de suite, au-dessus.

– Je vois, tu désires arrêter.

– Effectivement, cette atmosphère de renfermé, dans le noir absolu, ne m'inspire pas confiance. Je

préfère remonter, et puis, une galerie par jour, c'est suffisant.

Justin ne la contredit pas. Après avoir gravé la paroi, ils regagnent la surface.

*
* * *

Le sondage, effectué à l'aplomb de l'ancien palan, confirme que l'accès a été obstrué par une plaque en béton de douze centimètres d'épaisseur. Le test s'arrête là. Justin ne juge pas utile de recréer une ouverture dans le moulin.

*
* * *

Petit à petit, l'exploration continue.

Dans la troisième, ils butent sur une porte métallique verrouillée.

Dans la quatrième, ils découvrent une autre fermeture, également de fabrication allemande, mais sans serrure. Elle s'ouvre sur une nouvelle galerie. À une dizaine de mètres, un éboulement empêche la poursuite de son exploration.

La cinquième les conduit dans un important blockhaus extérieur, d'environ vingt-cinq mètres de long, muni de trois passages servant de portes, et dix fenêtres. Six salles sont accessibles par le couloir central, et deux petites pièces complètent ce bâtiment. D'après quelques inscriptions, ce devait être un

hôpital, mais il est entièrement vide. Il ne reste que les murs et les cloisons.

La sixième les mène dans un autre local nu.

La septième, malgré quelques éboulis, leur donne accès au « Fortin de la Muzellière », d'après l'indication portée à l'entrée, mais comme dans l'hôpital, il ne reste rien.

La huitième les arrête sur un escalier métallique débouchant sur une trappe verrouillée par un énorme cadenas.

En revenant de cette dernière exploration, Gabrielle dit à son mari :

– C'est maintenant terminé pour nous. La suite dépend du bon vouloir d'Olivier, pour nous ouvrir les portes. J'espère que derrière celles-ci, nous trouverons quelque chose d'intéressant. Jusqu'à présent, à part une caisse de munitions vide, nous sommes toujours revenus bredouilles.

– Je vais téléphoner à Carole pour lui demander quand ils auront un petit moment à nous consacrer, pour le faire.

*

* *
* *

Cinq jours plus tard, Justin et Olivier empruntent de nouveau l'escalier qui les conduit aux galeries. Ils étaient partis depuis dix minutes, lorsqu'une importante déflagration se fait entendre, juste comme leurs visages apparaissent.

– Il était temps, nous nous inquiétions, leur dit Carole.

– Avant d’activer l’explosion, j’ai tenu à visiter les deux galeries voisines, par sécurité. Nous allons laisser l’atmosphère se reposer, puis nous redescendrons examiner ce qui se cache derrière cette porte, lui répond son mari.

*
* * *

Un quart d’heure plus tard, Olivier et Justin arrivent devant la porte ouverte par l’explosion. Ils aperçoivent une importante quantité de meubles et d’objets divers, méticuleusement stockés. En admirant la qualité de ceux-ci, ils avancent lentement, puis butent sur une nouvelle porte. Olivier cherche à l’ouvrir, mais elle est aussi verrouillée.

– Elle est fermée à clé, mais elle ne va pas me résister longtemps, dit-il, en saisissant une pioche rangée avec d’autres outils.

Effectivement, deux minutes plus tard, elle cède. Les deux hommes découvrent alors un couloir superbement décoré. Il donne accès à cinq portes, et à un escalier en colimaçon.

Sur chacune, le nom d’une fleur est gravé, en français, sur une plaque de cuivre jaune. Justin saisit la poignée de la première, et ouvre.

Les deux hommes tombent ébahis devant la superbe décoration de la chambre. Ils poursuivent la visite des suivantes, et constatent qu’elles ont toutes un style différent. Une seule de celles-ci n’a pas son lit refait.

Ils arrivent au pied de l’escalier. Ils l’empruntent, mais sont vite arrêtés par deux squelettes qu’ils

découvrent enlacés sur les marches. Le haut est complètement obstrué par un amas de pierres et de poutres. Une de celles-ci repose sur les crânes. Proche d'eux, un appareil photo écrasé apparaît sous l'éboulis.

– Les pauvres, ils ont dû être piégés par l'affaissement des bâtiments, lâche Olivier.

– D'après la distance et la direction, nous sommes à l'emplacement de l'ancien château. Il a été détruit pendant la guerre. Un vieux m'a raconté qu'il avait totalement été anéanti, quelques mois après la venue du Kaiser.

– De l'extérieur, on ne voit rien ?

– Uniquement une butte de terre. Elle recouvre sans doute les décombres.

– Le Kaiser est passé à Marival ?

– Oui, lors d'une visite à ses troupes, pour leur remonter le moral. L'empereur Guillaume a dormi une nuit dans ce château. Il se serait même fait prendre en photo sur le perron.

– Mon ami va être heureux de l'apprendre, c'est un fanatique de cette période. Donc, contrairement à ce que les habitants ont pensé, le sous-sol aurait été épargné. Ces chambres ont été protégées du pillage et de l'incendie, grâce à cet éboulement. Nous voici maintenant avec deux cadavres sur les bras.

– Et tu nous avais dit qu'il faudrait prévenir la gendarmerie, si...

– Le plus tard possible. Personne n'en saura rien, si nous n'en parlons pas.

– Regarde, vois-tu ce superbe collier au niveau du cou du squelette de droite ?

– Oui, ainsi que ce bracelet de perles au niveau de sa main, mais aucun des deux ne portait une alliance.

De plus, ces boutons ressemblent étrangement à ceux d'une tenue de combat de l'armée allemande.

– On peut donc en déduire que c'était une riche fille de la région qui roucoulait avec un soldat.

– Une riche fille ne serait pas sortie avec ces attributs de valeur, en pleine guerre. Je pense qu'ils lui auraient été offerts par le militaire, en échange de ses charmes.

– De toute façon, cela n'apporte rien de plus à nos recherches.

– Détrompe-toi. S'il a trouvé ces bijoux pour les lui donner, c'est qu'il y en a sans doute encore d'autres, cachés.

– C'est certain que les militaires pillaient les maisons avant d'y mettre le feu, et qu'ils devaient entasser leur butin quelque part, mais où ? Ils l'ont peut-être aussi emmené en partant.

– Cela j'en doute. Ils se sont sauvés devant nos troupes, comme des lapins. Ils n'auraient pas pris le temps d'emporter ces pièces trop compromettantes.

– Alors, d'après toi, ce trésor serait encore ici ?

– Il y a de fortes chances puisque c'était leur camp, mais où se trouve cette cache ? Dieu seul le sait.

– Plus quelques militaires qui logeaient dans cette base.

– C'est certain, mais je te vois venir. Ne compte pas sur moi pour te dénicher la liste de ces soldats. Compte tenu des mouvements des armées dans cette région, il est impossible de connaître leurs noms. Tu ne peux que compter sur la chance pour le découvrir.

– Nous allons faire comme si nous n'avions rien trouvé ici. Nous continuerons l'exploration des

galeries fermées, avant de partir à la recherche de ce trésor.

– Tu as raison. Cela vous apportera peut-être d'autres données. J'emporte les restes de cet appareil pour le faire examiner par mon ami. C'est un indice important.

Il est maintenant temps d'aller retrouver nos épouses qui doivent s'impatienter. Déplaçons cette armoire devant la porte, pour en cacher l'accès. De cette façon, on ne pourra rien nous reprocher pour les squelettes. Je crois aussi qu'il est préférable de ne parler ni des chambres, ni de l'escalier, qu'en penses-tu ?

– Je suis de ton avis. Si Gabrielle venait à apprendre que nous avons découvert des cadavres, elle refuserait de continuer les recherches.

Dès leur retour, ils sont abondamment questionnés sur ce qu'ils ont trouvé. Olivier et Justin s'étendent en description sur les objets entassés qu'ils disent ne pas avoir voulu déplacer. Malgré les assauts réitérés des femmes, ils arrivent tout de même à conserver leur secret.

2

Le lendemain, alors qu'il est encore couché, Justin est réveillé par des bruits sourds. Il tend l'oreille, puis bouscule sa femme, et dit :

– Tu entends, on dirait les aboiements d'un chien, mais ils sont bizarres, ils sont doublés par un écho.

– Pour une fois que je dormais, tu ne trouves pas mieux que de me réveiller pour une bricole. Que veux-tu que j'y fasse ? Les habitants du bord de la route se sont sans doute absentés, en laissant le leur dans le parc, lui répond Gabrielle.

– Peut-être, mais pourquoi cet écho ?

– Je ne l'entends pas. En tout cas, nous sommes réveillés. Il ne nous reste plus qu'à nous lever.

Quelques minutes plus tard, ils sont rejoints par Olivier et Carole.

*
* *
*

Ils prennent leur petit déjeuner. À la fin de celui-ci, Gabrielle annonce :

– Je vais me changer, puis nous irons faire notre petite promenade habituelle.

Deux minutes plus tard, elle crie du haut de l'escalier :

– Justin ! viens vite tirer un coup !

Carole et Olivier pouffent de rire. Olivier regarde Justin, et lui dit :

– Comme discrétion, il y a mieux, mais prends ton temps, nous ne sommes pas pressés.

– C'est tous les jours la même chose, mais pas pour ce que vous pensez. C'est simplement pour faire fuir les corbeaux qui installent leurs nids dans la forêt.

Justin grimpe les marches quatre à quatre, et quelques secondes plus tard, une violente déflagration retentit. Les volatiles mécontents s'éloignent, en criant leur désaccord.

Gabrielle et Justin redescendent.

– Cette solution est efficace, mais n'as-tu pas peur que les voisins se plaignent ? demande Carole.

– Pour l'instant, personne ne l'a fait, répond Gabrielle.

Puis elle poursuit en direction de son mari :

– N'oublie pas de prendre quelques croquettes pour les chiens de l'étang, ils ne comprendraient pas que l'on passe devant eux, sans rien leur donner.

– Je vais en chercher deux poignées dans la grande salle, et j'arrive.

Les minutes s'égrènent. Justin tarde. Gabrielle s'inquiète. Lorsqu'il apparaît enfin, il dit :

– Ce matin, je n’avais pas rêvé, il y a un énorme chien noir assis dans l’eau, à la sortie de la vanne, entre les deux murs. Voilà pourquoi son aboiement fait écho. Il semble complètement perdu.

– Il est dans l’eau ?

– Oui, celle qui passe au-dessus de la vanne, et qui rejoint la rivière. Je ne comprends pas comment il est arrivé là, ni pourquoi il reste figé à cet endroit. Il me semble que c’est un « Terre-Neuve », et ces chiens font des sauvetages en mer.

– Il est peut-être blessé. Allons voir ce que nous pouvons faire pour le sortir de cette fâcheuse situation.

Arrivée à la vanne, Gabrielle dit à son mari :

– Ça ne peut-être que le gros chien noir de ceux qui habitent sur la place. Ils doivent être les seuls à en avoir un de cette race. Allons les prévenir pour qu’ils tentent de le faire traverser la rivière. Regarde-le, il semble très fatigué, et il tremble.

*

* *

Le maître arrive. Il fait tout ce qu’il peut, avec des appels, pour inviter l’animal à venir le rejoindre, mais Balou hésite à se jeter à l’eau.

Devant cette impuissance, Justin va chercher une échelle. Avec celle-ci, il monte sur la bordure de la vanne, et incite le chien à descendre, en le poussant légèrement.

Après quelques hésitations, Balou plonge enfin. Il nage le long du rivage, puis traverse la rivière, rejoint son maître, et se secoue énergiquement. L’eau éjectée

de son importante fourrure arrose copieusement l'homme qui ne s'y attendait pas. Le soulagement de l'avoir à ses côtés lui fait accepter cette douche gratuite.

Le sauvetage est maintenant terminé.

Balou n'a heureusement pas été blessé. Il repart avec son maître, sans aucune difficulté.

– S'il n'avait pas fallu aller chercher des croquettes pour les autres chiens, celui-ci n'aurait jamais été découvert vivant à cet endroit, constate Carole.

*
* * *

Prétextant le temps perdu pour effectuer ce sauvetage, les hommes décident de ne pas aller en promenade. Ils annoncent qu'ils préfèrent ouvrir de nouvelles portes, pour mettre à jour ce qu'elles cachent. Après quelques réflexions désobligeantes, les femmes s'éloignent lentement, avec le petit sac de croquettes.

Une dizaine de minutes plus tard, une légère explosion souterraine se fait entendre. Les deux hommes, sortis des galeries par précaution, redescendent. Le cadenas ainsi qu'un côté de la porte du dépôt de munitions ont volé en éclats.

Olivier pousse l'autre. Un vaste local apparaît à leurs yeux. Deux tables, quatre chaises et d'importants rayonnages le meublent. Quelques caisses vides jonchent le sol. Un tableau noir porte quelques inscriptions en allemand. Olivier remarque que le fond se termine sous un éboulement.

– Ce bâtiment est plus long, car l'accès pour les véhicules n'est pas visible, annonce Olivier.

Après avoir lu, et traduit toutes les inscriptions, avoir découvert un crayon de papier, en bordure des gravats, ils estiment qu'ils ne peuvent aller plus loin. Les deux hommes retournent au moulin retrouver les femmes qui commençaient à s'inquiéter.

– En définitive, qu'avez-vous trouvé ? demande Carole.

– Des galeries et des bâtiments pratiquement vides. Heureusement que la porte de la troisième s'est ouverte sur un stockage de meubles et matériel divers, sinon nous aurions fait tout cela pour rien, répond Justin.

– C'est certain, mais cela prouve que les galeries et les locaux accessibles ont été visités et pillés. Les autres ont été épargnés, fait observer Olivier.

– Maintenant, que ferons-nous ? demande Gabrielle.

– L'inventaire du mobilier, et si quelque chose nous intéresse, nous nous servirons. Ensuite, nous tenterons de dégager une partie de l'éboulement du dépôt de munitions, pour voir s'il y a encore quelque chose sur les rayonnages. Enfin, nous refermerons définitivement la trappe d'accès aux galeries, lui répond Justin.

– Et nous réimplanterons le jardin, tout cela, avec un bon mois de retard, ajoute Gabrielle.

*

* *

Quelques minutes plus tard, Olivier et Justin se retrouvent seuls dans le jardin.

– Étais-tu sérieux en disant que tu allais fermer définitivement la trappe d'accès ? demande Olivier.

– Bien sûr que non, mais c'est ce qu'elle voulait entendre. Cela me fera gagner quelques jours de tranquillité, et toi pendant ce temps-là, tu pourras enquêter sur l'appareil photo.

– Je ferai ce que je pourrai, mon ami allemand aussi, mais je doute que l'on en tire de gros renseignements, quand on voit dans quel état il est.

– Puisqu'on n'a rien trouvé de plus dans les autres galeries, après l'inventaire de tout ce qui est dans la pièce, crois-tu utile d'en parler à la gendarmerie ?

– Pour l'instant, attendons de voir si l'appareil photo nous apporte des éléments nouveaux. Si ce n'est pas le cas, il faudra bien se résoudre à faire part de notre découverte. On ne peut pas laisser ces deux squelettes sans sépulture, mais rien ne presse.

– J'ai quand même bien envie de pousser les recherches dans le reste du dépôt de munitions, pour voir ce qui est dessous.

– Tu vas sans doute trouver des morceaux de rayonnages, et des caisses vides. À mon avis, cela ne vaut pas la peine de se fatiguer. Enfin, tu fais comme tu veux, mais surtout fais bien attention en dégageant les pierres. Un autre éboulement est toujours possible.

– Ne t'en fais pas, je serai prudent. Et pour éviter que quelqu'un découvre l'accès à ces galeries, je le cacherai sous une légère couche de terre.

– C'est une sage précaution.

3

Il est 13 heures, Gabrielle et Justin sont à table, lorsque la fourgonnette de la gendarmerie s'immobilise.

– Tiens, voici le nouveau capitaine. Que veut-il ?

Justin va ouvrir.

Suivi par deux de ses hommes, ils arrivent à la porte.

– Monsieur Justin Carré ?

– Oui, jusqu'à preuve du contraire.

– Je suis le commandant de la brigade. Pouvons-nous entrer, s'il vous plait ?

– Naturellement. Vous êtes venus en nombre, je n'ai pourtant pas entendu dire que le plan Vigipirate était de nouveau déclenché. Que se passe-t-il ?

– À plusieurs reprises, l'on m'a fait savoir que vous étiez à l'origine d'un braconnage organisé.

– Tiens donc, encore une nouvelle médisance. Des lettres anonymes, je suppose ?

– Je n'irai pas par quatre chemins. Je n'ai pas demandé le papier nécessaire au procureur, mais pour vérifier ces rumeurs, j'aimerais...

– Faire une perquisition. Je vous ai compris. Inutile de me faire un dessin. Même sans ce document, je vous autorise à la faire, à condition de l'effectuer sans dégât.

– J'aimerais simplement vérifier votre, ou vos congélateurs.

– Suivez-moi.

Justin ouvre le premier. Un rapide regard des militaires sur le contenu, puis ils passent au deuxième, puis au troisième.

– C'est parfait. Vous y mettez toute votre récolte de fruits ?

– Une grande partie, cela nous évite de faire des bocaux.

– Avez-vous une ou plusieurs armes ?

– Oui, bien sûr, j'en ai deux, une du calibre 22 et une autre du 35.

– Vous ne les avez pas déclarées ! Vous étiez pourtant bien placé pour savoir que c'est une obligation de le faire. Voulez-vous bien nous les montrer, s'il vous plaît ?

– Volontiers, venez.

Les trois hommes suivent Justin, jusque dans son bureau. Il ouvre un tiroir et sort les deux armes, les tend au capitaine, puis demande :

– Tenez-vous aussi à voir les munitions ?

– Non, les balles à blanc ne nous intéressent pas. C'est avec ça que vous êtes censé tirer sur le gibier ?

– C'est avec ces deux pistolets à grenailles que j'effraie les corbeaux qui installent des nids dans les arbres de ma propriété. Désirez-vous autre chose ?

– Non, c’est tout, je constate effectivement que quelqu’un veut vous créer des ennuis. Je le trouverai, et il s’en mordra les doigts. Je vous remercie monsieur Carré, et je m’excuse pour le dérangement.

– Ce n’est rien. Ce n’est pas la première, ni la dernière des médisances qui nous visent.

*

* *

Les jours se succèdent. Gabrielle et Justin effectuent l’inventaire du local de rangement. Ils ne découvrent ni bijou ni objet de valeur. Gabrielle met quelques petits éléments de décoration de côté, pour les remonter dans son salon. Tout le reste reprend sa place initiale. Justin ne tire pas l’armoire. Il prétexte qu’elle est trop lourde.

– Voilà, nous en avons terminé. Nous n’avons rien trouvé de bien intéressant. Certains meubles sont jolis, mais ils ont trop souffert de l’humidité, et les outils sont archaïques. Nous allons remonter et obturer définitivement l’accès aux galeries. Demain, nous pourrons enfin implanter notre nouveau jardin, annonce Gabrielle.

– Nous conserverons quand même la possibilité d’y redescendre. On ne sait jamais, les babioles que tu as prises pourraient donner envie à Carole, et comme il en reste du même genre, cela serait idiot de l’en priver.

– Carole se moque de tout cela. Elle a suffisamment d’argent pour s’acheter ce qu’elle veut.

– Et toi, tu n’en as sans doute pas les moyens ?

– Je vois. Carole, Carole, parfois on dirait que tu penses plus à elle qu'à moi. C'est d'accord, nous laisserons la possibilité d'ouvrir, jusqu'à sa prochaine visite, mais après, je te préviens, nous reboucherons !

– Mais ma chérie, deviens-tu jalouse ? lui répond Justin en s'approchant et en lui faisant un bisou sur la joue.

– C'est bon, je te vois venir, ne cherche pas à m'amadouer, remontons.

*

* *

Il est 19 heures. Gabrielle et Justin sont à table, lorsque la sonnerie du téléphone se fait entendre. Justin se lève, saisit le combiné, puis répond :

– Justin Carré, je vous écoute.

– Salut Justin ! c'est Olivier.

– Olivier ? C'est bien la première fois que tu nous appelles, as-tu perdu ta charmante épouse ?

– Ne me parle pas de malheur, bien sûr que non. Je profite de ce qu'elle est dans la salle de bains pour te faire connaître le résultat de l'expertise de l'appareil photo.

Gabrielle, qui avait suivi son mari, demande :

– Qu'est-il arrivé à Carole ?

– Rien, elle est sous sa douche.

– Ah ! tu me rassures. Donne-leur le bonjour, puis elle retourne à table.

– Alors, qu'avez-vous découvert ?

– Ils n'ont rien pu récupérer. Il est trop écrasé et avait pris la lumière. Par contre, grâce au numéro

gravé à l'intérieur, mon ami a pu effectuer des recherches assez poussées. Elles ont abouti. Il m'a communiqué le nom du militaire à qui cet appareil avait été confié.

– C'est parfait, mais je ne vois pas ce qu'il va nous apporter, le pauvre garçon est décédé.

– Oh, là ! mais dis donc, serais-tu devenu subitement pessimiste ?

– Non, mais j'espérais que cette expertise nous aiderait plus.

– Tu veux rire ! Avec ce nom, j'ai effectué des recherches sur Internet. J'ai découvert qu'il y avait 8212 familles qui le portent. Ensuite, 215 d'entre elles avaient eu des enfants entre 1890 et 1900.

– Pourquoi entre ces deux années ?

– Tu n'es pas réveillé, ou tu t'es attrapé avec Gabrielle ? C'est simple. À mon avis, le soldat devait avoir au minimum 16 ou 17 ans, et au maximum 26 ou 27. J'aurais élargi les recherches, si je n'avais rien trouvé.

– Tu as donc quelque chose ? Il fallait me le dire tout de suite. Qu'as-tu découvert ?

– Attends que je t'explique tout, j'ai passé trop de temps pour en arriver à la conclusion.

– D'accord, je t'écoute.

– Sur les 215, 131 étaient des garçons, 112 ont été militaires, et 85 ont été envoyés en France, avec leur régiment.

– Oui, je vois, tu fais traîner les choses.

– J'arrive au meilleur. Sur ces 85, 41 sont rentrés vivants, 43 sont morts au champ d'honneur, et le dernier a été porté disparu. J'ai cherché partout, nulle part on ne retrouve son nom.

– Tu penses que c’est lui qui serait ici ?

– J’en suis maintenant sûr. J’ai contacté un membre de sa famille, et cette personne me l’a confirmé.

– Enfin une bonne nouvelle. Que vas-tu faire ?

– Qu’allons-nous faire ? devrais-tu dire. Dans trois jours, je retourne en Allemagne, avec Carole, pour affaires. La brave dame, que j’ai eue au téléphone, a accepté de nous recevoir dans cinq jours. Je n’ai pas le temps matériel de venir vous chercher, et j’ai besoin de l’hélicoptère. Vous devrez donc nous rejoindre par vos propres moyens.

– Attends ! nous devons aller en Allemagne, en voiture ?

– Il n’y a plus de frontière, maintenant. Carole se chargera de vous réserver une chambre à notre hôtel habituel, et vous communiquera l’adresse exacte. Avec ton G.P.S., tu y arriveras sans aucune difficulté.

Gabrielle qui écoutait, sans le faire voir, de plus en plus intriguée par cette étrange conversation, se rapproche de son mari, puis du combiné pour annoncer :

– C’est d’accord Olivier, nous irons !

Stupéfait, Justin la regarde, sans dire un mot.

– Ben quoi ? si nous partons en voiture, nous pouvons quitter notre pays. Donne le bonjour à Olivier et Carole. Je vais préparer les valises.

– Tu vois, ta femme ne te laisse pas le choix. Carole te rappellera pour le reste. Je vous souhaite une bonne soirée.

– Merci Olivier, embrasse Carole pour moi.

Dès qu'il repose le combiné, Gabrielle revient vers son mari. Elle le somme de lui expliquer pourquoi ils doivent se rendre en Allemagne et ce qu'il lui a caché avec cette histoire de « Garçon décédé » et « d'expertise ».

L'annonce de la découverte de deux squelettes lui fait froid dans le dos, mais elle admet que son mari avait eu raison de ne pas lui en parler.

